

Le baiser et la morsure

●●● **Valérie Bory**, Lausanne
Journaliste

Le titre du spectacle intrigue et annonce une démarche intellectuelle. Les papilles en éveil, on mord à l'invitation de la *Compagnie de nuit comme de jour*.

Beau début. La salle est plongée dans un noir épais. Une voix ténue chante doucement *Ô nuit enchantresse*. Un décor forestier émerge de la lumière. Le sol noir brillant du plateau capte les reflets, une musique lointaine, très étirée, installe un climat mystérieux. Un paradis perdu ?

Avec l'éclairage, qui peu à peu fait émerger la scène de la nuit, on découvre des hommes singes et une femelle. Ils se meuvent à quatre pattes, comme les chimpanzés, ces grands singes si troublants, nos frères de 20 millions d'années. Ils s'épouillent, poussent des grognements, apprennent des gestes de tendresse, découvrent l'acte de taper, de planter. Une première spectatrice quitte discrètement la salle.

Après une courte agitation, où les singes traversent le plateau en émettant des cris ou des halètements, ils s'essaient à la position debout. *Homo erectus* tape un pied au sol, les autres font de même, à l'unisson. Prémices de civilisation ? Un rythme, une force naissent. On comprend bien le propos. Puis on en vient à regarder sa montre. Deux autres spectateurs se glissent furtivement entre les travées : 1h10 de passée. L'envie de découvrir l'apogée de cette quête de l'humanité s'émousse.

La dernière demi-heure est consacrée à l'homme, animal debout. Les singes tombent les masques (très réussis, de Cécile Kretschmar), déambulent dressés sur deux pattes. La femelle découvre son torse, puis cache sa nudité. Deux d'entre eux se passent une cravate autour du cou. Avec réticence. Eh oui, bien vu ! Un jour, l'homme a accepté de porter ce nœud coulant qui l'attache à sa race moderne.

Mais vont-ils enfin parler ? La parole sort du larynx (7 millions d'années, dit la notice), empêchée par d'autres nœuds. Des bribes de textes (on voudrait savoir de qui) sont dits. Un extrait fait penser à du Novarina. La langue est balbutiée par un ex grand singe en smoking. Non sans humour. On débarque dans la famille des surréalistes. « Michel... les chiens... hurle un homme solitaire. » Le comédien lui-même hurle la phrase quatre fois. Force des poumons de l'Homme ? Angoisse existentielle ?

Le projet de la compagnie, selon ses *Notes d'intention*, est de « théâtraliser la limite entre l'homme et l'animal ; un projet en plusieurs opus ». On se dit que parfois il vaudrait mieux oublier les *notes d'intention*, car le critique ou le spectateur juge ce qu'il voit et entend sur scène. Et la scène est un langage en soi. Un tel théâtre, surtout dévolu à la langue des corps, qui dit l'animalité première, c'est trop ou trop peu.

V. B.

Le baiser et la morsure - Opus 2 : la longueur moyenne des énoncés,
conception et mise en scène Guillaume Béguin
Théâtre du Grütli (GE),
du 21 au 31 mai